A ce contact, le corps de la jeune fille tout entier frissonna. Presque aussitôt ses yeux s'ouvrirent démesurément, et comme si elle eût subi un choc électrique, elle fit un bond et se trouva assise.

Alors, ses yeux secs, luisants se fixèrent sur le visage de son père et elle le regarda avec effarement.

—Henriette, mon enfant, est-ce que tu souffres? demanda le baron.

La jeune fille eut un brusque mouvement nerveux; puis, d'une voix étranglée, elle dit:

—Vous êtes vivant, vous, et mon frère est mort!

Ces seuls mots firent comprendre au baron que le frère et la sœur s'étaient vus et que celle-ci devait tout savoir.

—Non, non, Henriette, répondit-il, ton frère n'est pas mort.

—Vous me trompez!

—Je le jure que Raoul est vivant, bien vivant; en ce moment, très fatigué, il repose

—Oh! oh! fit la jeune fille, en passant sa main sur son front.

—Mais qui donc a pu te faire croire à la mort de Raoul? demanda le baron.

—Le coup de pistolet... J'ai entendu!

—C'est vrai, il y a eu un coup de pistolet.

—Ah! ah! vous voyez!

—Mais ce n'est pas ton frère qui l'a tiré!

—Qui, alors?

—Je l'ignore encore.

—Vous l'ignorez? Ah!...

—Ecoute-moi donc: Le pistolet était dans ma chambre, chargé... Un domestique, sans doute, en jouant avec cet arme maladroitement, a fait partir le coup. Voilà la vérité, Henriette, je te le jure.

—Et vous me jurez également que mon frère n'est pas mort?

—Henriette, pour la seconde fois, je te le jure que Raoul est vivant.

La jeune fille leva ses grands yeux vers le ciel et joignit les mains.

—Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-elle, merci!

Après un moment de silence, le baron s'assit sur le canapé, près de sa fille, dont il prit la main.

Henriette retira vivement sa main et détourna la tête.

Le baron eut un mouvement de colère qui se traduisit par un éclair dans le regard et une affreuse grimace.

—Ma fille, dit-il amèrement, il paraît que je vous fais horreur. Ah! je reconnais là l'œuvre de votre mère.

—Mon père, répondit vivement Henriette, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; mais pourquoi me parler de ma mère et pourquoi l'accuser?

Vous savez bien comment j'ai été élevée; jamais la baronne de Simaise ne s'est plaintes de son mari à ses enfants, et toujours elle m'a commandé de vous respecter.

—Alors, Henriette, vous oubliez le commandement de votre mère, et vous me voyez très peiné.

La jeune fille écoutait son père, mais distraitement; bien que le baron lui eût juré que Raoul était vivant, elle ne se sentait pas encore rassurée et toute sa pensée était à son frère. N'ayant plus aucune confiance en son père, elle se disait qu'il pouvait bien l'avoir trompée. Elle admettait, cependant, que Raoul n'avait pas réussi à se tuer; mais elle le voyait étendu sur son lit, blessé, sanglant, et elle aurait voulu être près de lui pour lui prodiguer ses soins.

Le baron n'eut pas de peine à s'apercevoir de la préoccupation de sa fille.

—A quoi pensez-vous donc au lieu de m'écouter? lui dit-il, assez durement.

—Mais je vous écoute, mon père.

—D'une singulière façon.

—Je vous avoue que je pense à mon frère.

—Je vous ai dit et je vous répète encore qu'il repose.

—C'est vrai, mais...

—Ne vous ai-je pas juré qu'il est vivant?

—Oui, mon père: mais s'il est blessé!...

—Pourquoi voulez-vous qu'il soit blessé?

—Mon père, ce coup de pistolet...

—Je vous l'ai expliqué.

Elle secoua la tête et répliqua:

—C'est que vous pouvez me tromper!

Le baron fronça les sourcils.

—En vérité, dit-il, j'admire la confiance que vous avez en moi.

—Hélas! mon père, je ne pu' plus croire à votre parole.

—Ah!... Et pourquoi?

—Parce que je sais tout.

—Quoi, tout? fit-il avec humeur.

—Mon père, j'ai surpris votre conversation avec mon frère. Tenez, quand j'ai entendu le coup de pistolet, si Dorothée ne s'était pas jetée sur moi, j'allais me précipiter par la fenêtre, car, comme Raoul, mon père, je ne voulais pas survivre à notre déshonneur!

Le baron était atterré.

Ainsi sa fille avait entendu, elle connaissait ses infamies, ses crimes, elle savait tout.

Quel coup porté à son autorité, à son orgueil! Allait-il donc courber la tête devant cette petite fille comme il l'avait courbée devant son fils, un homme? Mais non, il se redressa l'œil clair, le front hautain.

—Et de quel droit, mademoiselle, répliqua-t-il d'un ton aigre, de quel droit vous permettez-vous de juger les actions de votre père? En vérité, je vous trouve bien hardie! Sachez-le bien, je ne donne à personne le droit de fouiller dans ma vie, de contrôler mes actes, et moins à vous encore qu'à tout autre.

—Je ne vous juge pas, mon père; je...

—Assez, assez, l'interrompit-il avec rudesse; gardez pour vous vos réflexions saugrenues, je ne suis pas d'humeur à les entendre. J'ai à vous parler et je vous prie de m'écouter.

—Je vous écoute, monsieur.

—Ah! ah! grommela-t-il entre ses dents, monsieur, maintenant!... Mais qu'importe, continua-t-il, l'essentiel est que vous m'obéissiez. Votre mère et ses amis, les vôtres aussi, m'ont déclaré une guerre implacable, et vous êtes l'arme dont ils se servent pour me combattre.

—Moi! Et comment cela?

—D'abord en étouffant en vous l'affection que vous devriez avoir pour moi.

Henriette eut un sourire d'une tristesse navrante.

Si rapide qu'il eût été, ce sourire, le baron le saisit au passage.

—Vous pensez que je ne vous aime pas, dit-il avec une fausse expression de chagrin?

—Je pense que vous m'avez enlevée à ma mère, qui m'adore; je pense que je suis ici votre prisonnière; je pense que vous m'avez hypocritement trompée pour me forcer à épouser un homme que je ne connaissais pas, que je n'aimais pas; je pense que depuis mon emprisonnement je n'ai entendu aucune voix amie; enfin, je pense que, parce que vous êtes mon père, j'ai voulu me tuer tout à l'heure.

Si c'est là votre manière de me prouver votre tendresse, je me demande en frissonnant ce que vous pourriez faire si vous vouliez me prouver votre haine.

Henriette avait prononcé cette longue et amère plainte d'une voix triste, mais ferme.

Le baron, forcé de contenir sa fureur, martelait le tapis sous son talon fiévreux.

—Enfin, vous avez fini; mais ce n'est pas malheureux!... Je vous préviens que je suis à bout de patience.

—Hélas! non, je n'ai pas fini; mais vous savez ce que j'aurais encore à vous dire et je m'arrête. Je suis votre fille, monsieur, et je ne veux pas avoir à vous manquer de respect. Maintenant, qu'exigez-vous de moi?

—Pour des raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, vous allez quitter cette maison.